

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon EBERHARD

Journal intime de Pippo Lablague :
XIV : Les inconvénients de la vérité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 115-117

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Les inconvénients de la vérité

Samedi, 3 octobre.

Il était irrévocablement décidé que je devais entrer au collège demain ; mais, comme cela me plaisait assez peu, j'ai essayé d'émouvoir papa en lui faisant une scène pathétique. Je me suis jeté, comme on dit, à ses pieds, et j'ai juré, sur la tête de tout ce que j'ai de plus sacré, et dire toujours toute la vérité et rien que la vérité. Etant donné que la pension au collège est très chère (550 livres par mois), papa s'est laissé convaincre facilement.

Dimanche, 4 octobre.

Ce matin, maman s'est aperçue que la grande boîte des biscuits de Novare est à peu près vide. Comme j'ai promis de dire la vérité, il m'a fallu prendre mon courage à deux mains pour déclarer tout de suite que c'était moi qui avais mangé ces biscuits. Au lieu de me punir, maman m'a fait des compliments pour ma sincérité. Je savais que la franchise est une bien belle chose, mais je ne l'aurais jamais crue si belle que ça. Quelle stupidité de raconter des blagues, alors que, par la vérité, on obtient de pareils résultats.

A peine maman était-elle sortie, j'ai couru à la dépense et j'ai mangé tout ce qu'il y avait de bon : le sucre, le miel et les amandes. Dans ma hâte, j'ai même avalé un peu de sauce aux tomates, par erreur. Dieu sait les félicitations que maman va me faire lorsque je lui dirai que c'est moi.

Lundi, 5 octobre.

Hier soir, je suis allé au Théâtre Social, voir la représentation des « Deux abandonnés ». Si je n'avais pas eu un peu honte, j'aurais pleuré toute la soirée. Un moment donné, il y avait un monsieur vêtu de noir qui cachait le testament en faveur des deux abandonnés, pour garder les sous pour lui. Ce monsieur essayait de tromper le public en disant d'énormes mensonges. Je n'ai pas pu me retenir et je me suis mis à crier de toutes mes forces : « Ne le croyez pas ! c'est un menteur ! »

Au lieu de protester avec moi, une partie du public a éclaté de rire, et les autres se sont fâchés contre moi ! Et, en attendant, le monsieur en noir continuait tranquillement à enjôler les deux pauvres gosses, au milieu de l'indifférence générale. Je suis sorti du théâtre, indigné et dégoûté. Je me demande quel intérêt il y a à dire la vérité, puisque personne n'en profite.

Maman vient de trouver la dépense vide. Il y a eu une scène épouvantable. Devant une telle fureur, je n'ai pas eu le courage d'avouer : je le ferai quand elle se sera calmée. Après tout, si j'ai juré de dire la vérité, je n'ai pas promis de la dire tout de suite. Je puis très bien attendre un moment plus favorable.

Mardi, 6 octobre.

Ce matin, il m'en est arrivé une belle ! En sortant de chez nous, je rencontre monsieur Transi (celui qui a cet immense nez). Au moment de le saluer, je me suis souvenu de ma promesse : si je ne dis pas la vérité, je manque de parole. Je m'arme de courage et je lui dis : « Monsieur Transi, votre nez est énorme ; je regrette de devoir vous le dire ! » J'ai attrapé, en pleine figure, une gifle qui m'a fait pirouetter sur moi-même. Je n'aurais jamais cru que la vérité eût des ennemis si irréductibles. La prochaine fois, il s'agira de faire attention.

J'ai adopté un nouveau système : celui de dire des vérités stupides, comme « l'eau mouille », « 2 et 2 font quatre », « l'homme est un animal raisonnable », « avec la farine, on fait la pâte ».

Le résultat a été nul. Les gens me regardaient en face, puis ils secouaient la tête, comme pour dire : « Pauvre diable ! voilà qu'il perd la tête, maintenant ! » C'est la preuve que ceux qui disent la vérité sont regardés comme de pauvres fous.

Mercredi, 7 octobre.

Aujourd'hui, maman offre le thé à ses amies ; elle est en train de faire les préparatifs. A tout moment, elle répète : « Espérons que la vieille Vecchini ne viendra pas troubler la fête. Avec son sale caractère et ses idées impossibles, elle se rend antipathique à tout le monde. » — « Pourquoi l'invites-tu, alors ? » lui ai-je demandé. « Je suis bien obligée, mon cher : son mari est un client de papa, et les clients, il faut les soigner ! »

Madame Vecchini est arrivée la dernière, alors que toutes ces dames espéraient qu'elle ne viendrait pas. On l'a accueillie avec de telles démonstrations d'enthousiasme que ça m'a mis les nerfs en boule. Comment peut-on faire de pareils compliments à une personne qu'on vient de déclarer antipathique ?

Moi, je lui ai dit : « Vous savez la nouvelle, madame ? J'ai juré de ne plus mentir et de dire toujours la vérité. — Très bien, très bien, me répondit-elle en me lorgnant avec son face-à-main, j'adore les petits garçons sincères ! — Alors, écoutez. Si vous me promettez de ne pas vous fâcher, je vous dirai la vérité, à vous aussi. Vous avez un caractère

et des idées qui vous rendent antipathique à tout le monde. Si on vous fait des compliments, c'est uniquement parce que votre mari est un client de mon papa. »

Madame Vecchini est devenue toute pâle, puis jaune comme un citron, et elle s'en est allée sans saluer personne, en claquant la porte.

Moi, je m'attendais à ce qu'on me félicite, mais, au contraire, maman et toutes ses amies m'ont sauté dessus, furibondes.

Jeudi, 8 octobre.

Il est matériellement impossible de continuer de ce train-là. Si je dis la vérité, je provoque des désastres ; et si je me tais, je manque à ma parole. Comme je regrette le bon temps où je ne faisais que raconter des blagues du matin au soir ! Je commence à comprendre que les blagues ne font de mal à personne, tandis que la vérité blesse souvent.

L'affaire de madame Vecchini n'est pas encore finie : son mari, furieux, a dénoncé une affaire qu'il traitait avec mon père. Naturellement, papa fait retomber la faute sur moi. Et pourtant, c'est bien de sa faute : s'il m'avait laissé raconter des blagues comme j'ai toujours fait, rien de grave ne serait arrivé.

Vendredi, 9 octobre.

Mes parents sont restés toute la journée au salon à discuter. J'ai peur qu'il y ait du nouveau là-dessous...

Samedi, 10 octobre.

Il n'y a plus d'espoir : je dois aller au Collège. J'ai beau promettre et jurer que je ne dirai plus jamais la vérité, papa est intraitable. Même les 550 livres de pension mensuelle ne réussissent plus à l'émouvoir. Et le plus drôle de l'affaire, c'est que je n'arrive pas à savoir si on me met au collège parce que je suis menteur, ou parce que je dis la vérité !

Dimanche, 11 octobre.

Il y a une heure que la lourde porte du Collège s'est fermée derrière moi. A dire vrai, j'ai une folle envie de pleurer ; mais je ne le montre pas : désormais, la vérité a perdu toutes mes sympathies. Je préfère les blagues, qui avaient au moins le mérite de faire rire les gens.

Antonio RUBINO
(trad. J. C.)

Au prochain numéro :

Fin prématurée d'un journal intime.